

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 76 (1988)

Heft: [8-9]

Rubrik: Dossier

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Livre féministe : un salon à soi

Virginia Woolf revendiquait une chambre à soi. Pour écrire, entre autres. Soixante ans plus tard, l'écriture féminine nécessite un salon à soi. Pour les mêmes raisons et pour d'autres encore. Brigitte Mantilleri a mené l'enquête à la 3e Foire internationale du livre féministe de Montréal.

Par une chaleur inhabituelle pour les Canadiens, Montréal, la ville la plus cosmopolite du Québec, accueillait, du 14 au 19 juin 1988, la 3e Foire internationale du livre féministe, après Londres en 1984 et Oslo deux ans plus tard. A l'ombre de la patinoire couverte du centre universitaire se tenait l'événement attendu avec émotion par les dames du livre et de la presse qui croient que le féminisme n'est pas mort : plus de 300 exposantes et 200 auteures, dont Dacia Maraini, Maryse Condé, Ellen Kuzwayo, Aïcha Lemsine, venues des quatre coins de la planète pour se rencontrer, parler, participer à des tables rondes sur la mémoire, le pouvoir ou les stratégies de la conscience féministe...

Mais aussi et surtout pour travailler, vendre, passer des contrats, établir des contacts entre professionnelles. L'occasion unique de communiquer entre consœurs dispersées de par le monde comme autant d'antennes pas assez puissantes : à une ou deux exceptions près, les maisons d'édition féministes sont petites et régionales — la Hachette féminine n'étant pas encore née !

La foire leur permet donc de s'ouvrir à d'autres horizons, de trouver le livre étranger à leur mesure pour s'embarquer dans l'aventure de la traduction ou de la coédition ou de trouver « l'écrivaine ».

Les auteures sont là pour les rituelles signatures de livres. Elles déambulent d'un stand à un autre afin de trouver, qui une traductrice, qui une maison d'édition étrangère. Comme dans tous les salons professionnels, les affaires se règlent rapidement ou s'amorcent au détour d'une allée...

Autre avantage de cette foire, les intéressées n'ont pas besoin de prouver par « a » plus « b » la nécessité d'une écriture féminine, féministe. Elles parlent contenu, qualité, vente... Et devraient même en parler plus, de l'avis de certaines éditrices venues là pour discuter, entre professionnelles, des



Affiche de la 3^e Foire internationale du livre féministe.

stratégies de vente et de solidarité dans le partage des expériences. Une nécessité si l'on observe le panorama du livre féministe qui, depuis la flambée des maisons d'édition dans les années septante, s'est rétréci comme peau de chagrin. En RFA par exemple, bon nombre d'éditrices ont fermé leurs portes. Les causes sont multiples : la mauvaise gestion, les changements de besoins du marché, l'impossibilité de s'adapter aux normes de rendement et de rapidité exigées en cette fin de siècle trépidante. Autre facteur non négligeable, les



L'équipe de SAGE, publication trimestrielle des

grands groupes flairant la bonne aubaine, ou de bonne foi, ont ouvert des collections « femmes » coupant l'herbe sous les pieds des artisanes du livre.

La Foire du livre, tour de Babel de l'écrit, n'a pas oublié la presse féministe. De nombreuses rédactrices sont venues présenter leur « produit », un « produit » auquel elles croient ferme, le publiant parfois au prix d'énormes sacrifices. Les publications féministes pèchent par manque de fonds — non de contenu — pour cause d'idéalisme exacerbé. Giovanna Mérola, la rédactrice



intellectuelles noires, était présente à Montréal.

en chef de « La Mala Vida », la première publication féministe d'Amérique latine, vive, corrosive, scandaleuse, veut envers et contre tout demeurer indépendante et refuse la publicité qui signifie, pour elle, le début des compromis et le risque de se perdre. Le prix de cette « liberté » : un mini-tirage pour une somme de travail exorbitante.

Pour ou contre l'entrée sur le marché est devenu un des principaux thèmes de réflexion demeuré sans réponse. Surtout

après l'échec notoire de « La Vie en Rose », une publication canadienne flamboyante qui fit le pari du plus commercial et sombre malgré tout.

En attendant les solutions, l'événement surprise annoncé à la télévision canadienne a été la création d'une Association internationale de la presse féministe décidée le 17 juin 1988 autour d'un sandwich canadien, après cinq jours de discussions échelonnées. Quatre représentantes pour commencer : Lidia Falcón en Espagne, Giovanna Mérola au Venezuela, Ghila Benesty Sroka au Canada et Brigitte Mantilleri en Suisse.

Le but de l'association étant de faciliter les échanges d'informations, de traduire des textes, de faire pression dans la presse nationale pour combattre l'une ou l'autre injustice, de soutenir les périodiques en danger (dictature ou fondamentalisme), de faciliter la distribution à l'étranger.

L'enthousiasme des premiers balbutiements est grand et les statuts se concoctent à Madrid.

Quant à ce dossier, il débute là où se termine sa présentation, sous forme d'une série de portraits, de rencontres avec des « personnages », permettant une approche de l'écrit au féminin dans tous ses états ; du livre à la revue en passant par la publicité et l'archivage de la parole...

Le bébé de Yolande

J'ai dit à mon père : « J'ai pas fait d'enfant, mais voilà mon bébé ! » racontait Yolande Fontaine. Son bébé ? « Plume Fontaine », une agence d'attachées de presse spécialisée dans la promotion du livre féministe. « Je travaillais dans un grand groupe de presse. Lorsqu'ils ont éliminé mon poste en 1982, je me suis lancée à mon compte. »

Elle obtient son premier contrat pour promouvoir une « Histoire du 8 Mars » éditée par l'équipe de « Remue-Ménage ».

« Ça a très bien marché ! Maintenant les auteures demandent directement aux éditeurs de m'engager. »



Yolande Fontaine.

Elle s'accroche, bien que la promotion du livre féministe, le vrai, ne soit pas une tâche facile, les grands groupes d'édition ayant des collections « femmes » : « Dans lesquelles on peut trouver « Comment faire l'amour à un homme » à côté d'ouvrages d'écrivaines engagées », ironisait-elle.



Grande-Bretagne : le prestige du féminisme

« Le monde sera transformé le jour où le domaine des femmes sera sérieusement pris en considération », souhaitait Ros de Lanerolle. Derrière ses lunettes, elle a tout de l'intellectuelle anglaise à la Virginia Woolf, alliant un sens de l'analyse, du mot juste à une douceur féminine inimitable.

Mine de rien, dans sa tenue en tissu africain bariolé, elle œuvre à le transformer, ce monde, en éditant des femmes. Ros est la directrice de Women's Press, une maison d'édition prestigieuse et fort saine dans un pays où l'étiquette féministe est un bonus pour la vente...

Une bonne santé qui ne tombe pas du ciel, Ros admet qu'elle se bat très fort. D'abord contre les grands groupes d'édition qui paient bien leurs auteurs. « Nous leur arrachons presque les contrats ou nous comptons sur la fidélité des écrivaines à la cause des femmes. » Ensuite vient la dure

bataille pour un espace sur les rayons des librairies, espace qui prend un poids incroyable dans la vente. « Je consacre plus de temps à la promotion qu'à l'édition en soi, dit-elle en secouant la tête. Je me bats pour que nos livres soient présentés à la radio, à la télévision. »

La Foire du livre est donc un lieu de travail précieux pour Ros, qui ne cesse cependant de parler de celle de Londres. Typique chauvinisme insulaire ? Non, juste réaliste, car elle déplore le manque de public à Montréal. « A Londres, il y avait deux heures de queue à l'entrée. Nous avons vendu énormément, tous les jours en ont parlé. Ça nous a aidé. » Mais elle regrette surtout de ne pas avoir pu entendre les conférences données par les auteures dans des salles malheureusement loin de la foire.

« Le but d'un salon, c'est qu'elles soient là : on peut les écouter, leur parler et choisir de les éditer ou non. »

Canada : la manne étatique



De gauche à droite : Lisette Girouard, Hélène Larochelle, Suzanne Girouard, Rachel Bédard, des Editions Remue-Ménage.

Deux maisons d'édition féministes qui marchent à Montréal, un pari québécois qui tient depuis 1975, année de la femme et de leur fondation. Trois explications à ce phénomène : à la qualité de leur production et à l'engouement des lecteurs s'ajoute la manne étatique accordée à tous les éditeurs canadiens.

Pleine Lune, l'aînée de quelques mois, publie des textes de fiction disposant d'une belle palette d'auteurs dont plusieurs ont reçu des prix littéraires. Remue-Ménage a une collection de fiction mais est surtout spécialisée dans le domaine des essais... Deux tendances nettes, même si « de toute façon les gens nous mélangent », soulignait Rachel Bédard, une des permanentes de Remue-Ménage.

« Nous avons démarré sans capital de départ en réinvestissant les bénéfices », précisait-elle. Elles sortent environ huit titres par an, alliant les textes qu'elles veu-

lent publier à tout prix à ceux qui seront plutôt grand public. « Nous essayons de ne pas prendre de risques inutiles. Les autobiographies sont moins en vogue et nous ne sortons un livre de fiction que s'il contribue à l'émergence du féminisme. »

Depuis plusieurs années, elles se rendent à la Foire de Francfort pour le marché des traductions. « Celle du livre féministe nous a permis de rencontrer notre public et des femmes du tiers monde à publier. Il aurait pu y avoir plus de monde, mais le public était de choix. Nous avons vendu nos textes à des femmes intéressées par des livres de fond. »

Comme son nom l'indique, Remue-Ménage « brasse » les choses. Tant et si bien que dans leur quartier on demande souvent si elles s'occupent de déménagements ou font des ménages. « Nous leur répondons que nous faisons le ménage dans la tête des gens », rit Rachel.

Belgique : le Grif tient bon

Changeement, mutation étaient un peu les mots d'ordre pour les revues représentées à la foire. Preuve en sont les « Cahiers du Grif » qui fêtent cette année quinze ans d'existence avec une pause de parution de 1978 à 1982. « Nous publions une antologie de nos meilleurs textes. Le premier paraîtra en novembre », expliquait Véronique Degraef, 28 ans, yeux vifs cachés derrière des lunettes et une lourde frange brune. La seule permanente des sérieux « Cahiers » ne fait vraiment pas son âge et pourtant... « Je collabore depuis plusieurs années aux « Cahiers ». Mes études de sociologie terminées, j'ai pris ce poste en 1986. Je suis la femme à tout faire de la revue. »

Elle coordonne les quatre réunions annuelles pour la préparation des dossiers et le choix des thèmes. Elle sert de relais entre les responsables d'un numéro et l'éditrice. « Depuis 1982, nous sommes publiés par les Editions Tierce. La vente des 2500 exemplaires ne couvrirait pas nos frais. Il a fallu trouver un appui, une nouvelle structure. »

Les « Cahiers » ont en outre réussi à obtenir une subvention en tant que mouvement d'éducation permanente. Cela signifie que la bibliothèque et le centre de documentation sont ouverts au public. Véronique organise la surveillance et assure l'animation-vidéo. « Nous avons aussi « Ello », un agenda téléphonique hebdomadaire de cinq minutes qui renseigne sur toutes les activités pour et sur les femmes. Si du côté des « Cahiers » ça bouge bien, le féminisme, lui, est nettement en retrait en Belgique. « Il y a un grave problème de relève. Lors d'une réunion le 8 mars 1987, les jeunes ont interpellé les anciennes à ce sujet. Celles-ci ont très mal réagi. »

Quant au féminisme de base, il est plus virulent en pays flamand. « Peut-être parce que les lois sont appliquées de façon plus répressive. Il y a par exemple souvent des procès pour avortement. » Selon les quotidiens romands, cinquante personnes inculpées pour ce « crime » à Gand ont été acquittées début août, tandis que les socialistes proposaient la dépénalisation de l'avortement.

Véronique déplore l'absence d'un ministre des Droits de la Femme revendiqué par les organisations de femmes et critique vertement le Secrétariat d'Etat à l'environnement et à l'émancipation : « Réactionnaire, il n'est même pas pour la libéralisation de l'avortement. »

Outre les acquis : un collectif pour femmes battues opérationnel, des inspectrices à la police des mœurs pour l'aide psychologique en cas de viol et d'autres violences, la bataille continue. Dernier enjeu : une campagne contre le harcèlement sexuel au slogan provocateur : « Sex-collègue, ex-collègue. »



Espagne : pouvoir et liberté

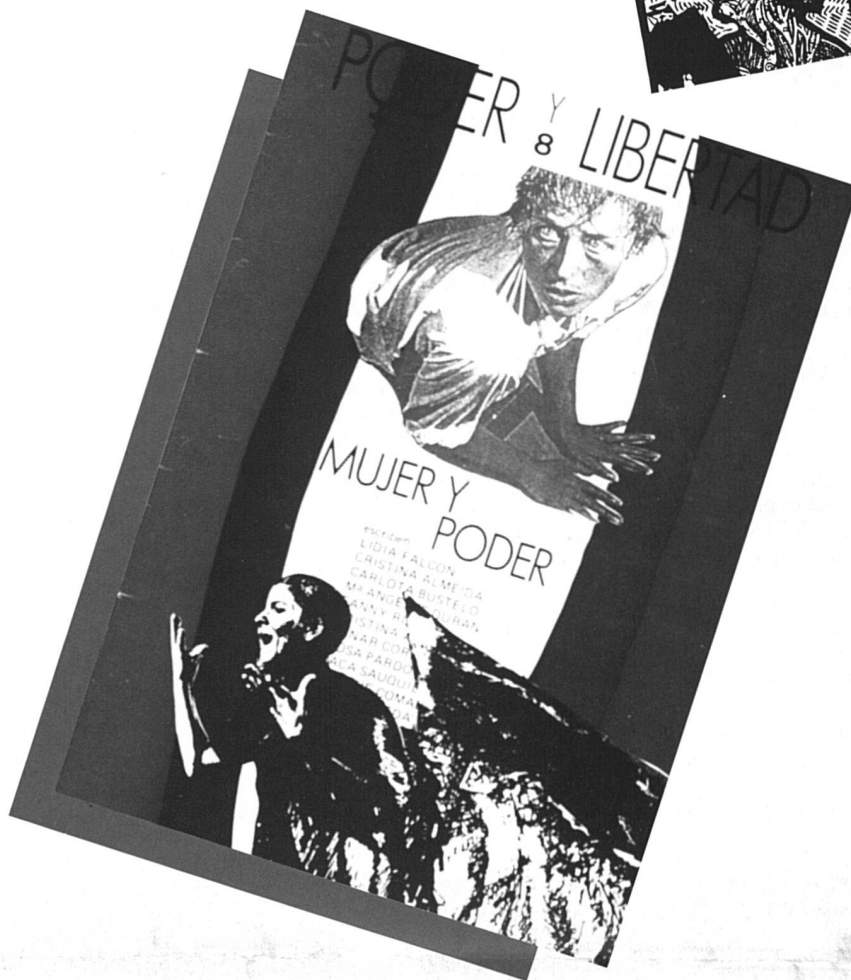


Lydia Falcon

Lidia Falcón, léonine, la crinière rousse, on est pour ou contre quand elle vous dévore de ses yeux immenses. Cette Espagnole énergique connue pour ses engagements politiques durant la dictature de Franco a écrit de nombreux livres dont « Enfers » sur la condition des femmes dans les geôles franquistes qu'elle a trop bien connues pour y avoir séjourné de longs mois dans l'attente de procès qui, parfois, n'avaient pas lieu.

Elle est venue à Montréal avec une idée bien précise en tête : « J'aimerais organiser un « lobby » de la presse et des maisons d'édition féministes pour récolter de l'argent à distribuer à celles qui ont du mal à tourner ou pour promouvoir des revues peu connues. »

Dans un premier temps, Montréal la déçoit : « Le but n'est pas de s'admirer mutuellement, dit-elle. Nous devons trouver des solutions concrètes. Les femmes n'ont pas encore compris qu'il faut entrer dans le monde préparées, sinon nous n'aurons jamais de véritable influence sur le marché du livre. »



Elle sait de quoi elle parle puisqu'elle a tenu, de 1976 à 1979, les rênes de « Vindicación » (34 000 exemplaires). La revue s'est écroulée, malgré les bonnes ventes, par manque de fonds et de pratique commerciale. « Les annonceurs ne nous payaient pas et nous faisons trop de publicité gratuite. Nous avons été trop naïves. » Convaincue, elle n'abandonne pas sa bataille de la plume. Elle dirige maintenant une revue plus modeste, « Poder e Libertad » (3000 exemplaires), qui paraît au gré des fonds. Le dernier numéro est entièrement consacré à la femme dans la politique.

Cette enthousiaste se revigore avec la création de l'Association internationale de la presse féministe. Avocate, c'est elle qui formulera les statuts. Ajoutons que Lidia n'en est pas à sa première innovation. En 1979, elle a créé le Parti féministe d'Espagne : trois permanentes, 5000 adhérentes et des locaux à Barcelone et à Madrid. Une idée née dans la prison de Yserias quatre ans plus tôt. « Les gens se sont habitués à l'entendre. Nous parlons à la télévision et nous nous battons au Conseil de l'Europe... »

Italie : théorie et utopie

Paola Bono allie l'édition à la presse en publiant une revue, « DWF », et en éditant des livres théoriques sous le logo d'Utopia. Elle a parcouru des kilomètres dans les allées de la foire, histoire de profiter un maximum d'un espace privilégié pour des contacts professionnels. Elle dit : « Les années de plomb 82/83 liées au terrorisme nous ont affaiblies publiquement, mais la pensée féministe et la culture féministe sont toujours d'actualité. »

Le féminisme évolue comme le montre la revue trimestrielle « Donnawomanfemme » (DWF), une revue théorique. Elle publie depuis 1975 des essais,



Paola Bono.

des traductions de comptes-rendus sur l'amitié, la solidarité, l'amour. Les 2000 exemplaires par numéro se vendaient

bien, en librairie et par la vente militante. Il manquait cependant la motivation politique. En 1986, Paola Bono décide de changer de cap et d'affirmer plutôt le côté politique.

Cette même année-là, autre bouleversement pour Paola, professeure de lettres qui, dans la foulée, lance une maison d'édition : Utopia. Point de départ de cette aventure, une exposition qu'elle organisa dans la bibliothèque de l'Université de Rome pour fêter le centenaire de la naissance de Virginia Woolf. Elle publie des récits d'anthropologie, des traductions (Lucy Irigaray), un réexamen du concept de la prostitution, un essai sur les biographies ou la politique au féminin.



« NoiDonne » : le succès du compromis



Anna-Maria Crispino.

L'Italie de la Renaissance, du design et des « latin lovers » lénifiants étonnera toujours. La preuve, le Parlement italien a financé une délégation de huit femmes pour participer à la Foire de Montréal, dont la directrice d'Estro, une maison d'édition lesbienne !

Cette même Italie foisonne de revues féministes, de « Reti », la voix des femmes communistes, à « Minerva », le bimensuel du Parti socialiste, en passant par des publications plus spécialisées telles « Memoria », sur l'histoire des femmes, ou « Fluttuaria » et « Lapis » de Milan, sans oublier la satirique « Aspirina » et le « Bulletin du CLI », une revue lesbienne.

Celle qui tient cependant le haut du pavé féministe en durée (depuis 1943) et en impact (35 000 exemplaires) c'est « NoiDonne ». Bien distribuée dans toute la Péninsule, j'ai trouvé l'exemplaire d'été dans un kiosque au coin d'une ruelle de Parme.

« NoiDonne » donne un point de vue féministe comme par exemple dans le dernier numéro sur les femmes réfugiées, sur l'avortement, avec en prime un portrait d'Ilona Staller, alias Cicciolina, sans fard ni poitrine à l'air, une analyse sobre du phénomène un an après. Un point de vue au « look » des années huitante : une enquête sur l'envie, l'écologie, les plages où ne pas bronzer idiotes, le tout saupoudré de publicité.

Un subtil équilibre entre l'adaptation et la révolte. « Après la crise très violente des années huitante qui a détruit une certaine forme de militantisme de rue, nous avons complètement restructuré le journal », expliquait Anna Maria Crispino, la chaleur de Naples dans les yeux et les cheveux. « Voilà que nous avons une jeune directrice, remplacée tous les trois ans, des souscriptions et une coopérative (Cooperativa Libera Stampa) qui gère l'administration et nos salaires. Nous sommes payées selon

les tarifs de la Convention collective des journalistes ! »

Anna Maria est à « NoiDonne » depuis 1981 ; 37 ans, mère d'un garçon de 18 ans, elle vient tout droit des mouvements féministes. Elle dirige la « Legendaria », un supplément littéraire trimestriel à succès qui passe l'écrit féminin au crible, des lettres anglaises aux italiennes sans omettre Clarice Lispector, Isabel Allende et Marilyn Monroe, cette dernière ayant fait couler tant d'encre. Elle ajoute : « Nous avons des groupes de lecture, nous organisons des colloques sur des thèmes comme par exemple en mai « Etre célibataire, être seule ». Nous relançons constamment le débat sur le féminisme. Une loi présentée contre la violence et le harcèlement sexuel nous préoccupe actuellement. Après celle pour l'avortement en 1978, c'est vraiment un gros enjeu. »

Haïti : à pas de loup

Clorinde Zéphyr, Haïtienne à la peau claire, a beaucoup voyagé ; une maîtrise en lettres en France, des années au Brésil, en Afrique. « Je n'avais pas de modèle auquel ressembler. Bourgeoises nanties ou domestiques, je ne voyais pas de femmes intellectuellement heureuses autour de moi. »

A l'étranger, elle profite des leçons de la bataille des femmes européennes, avec

comité de solidarité international prêt à intervenir en cas de pépin...

« Enfofanm », un centre d'information qui se veut trait d'union entre diverses organisations. « Il n'existe pas de lieu. Il pourrait servir à la mémoire collective, inciter les femmes à écrire, à produire. De plus, l'élite intellectuelle haïtienne ayant surtout vécu à l'étranger, le centre pourrait récupérer ce qu'elle a produit, avoir une liste de l'essentiel. »



Clorinde Zéphyr.

une vision comparatiste des phénomènes en Amérique latine. « J'ai compris leurs problèmes, leurs réflexions. Je recherche une méthodologie adaptée à Haïti. »

De retour, suite à la chute de Duvalier, elle crée « Enfofanm », un centre national et international d'information des femmes en Haïti. Déclarée en septembre 1987, la plaque d'entrée n'a pourtant pas pignon sur rue. « Pour des raisons de sécurité. »

A ce propos, Clorinde a recueilli à Montréal force livres et documents, mais aussi du soutien sous la forme d'un

Quant à promouvoir le féminisme, là il faut avancer à pas de loup, de crainte d'effaroucher, même si les mouvements de femmes existent et ont existé.

En Haïti, la lutte des femmes est indissociable de la lutte sociale de tous.

« J'espère que nous aurons un minimum de condition économique et sociale pour travailler », dit-elle juste avant de rentrer, ses valises bourrées de livres, au lendemain du putsch militaire dans son pays.

« Maintenant que j'ai commencé, je ne peux et je ne veux plus m'arrêter », affirmait-elle un peu anxieuse.



Québec : la parole métèque



Ghila Benesty Sroka.

Au Canada, une revue en remplace une autre ou presque. « La Vie en Rose » a tenu le coup pendant sept ans et a fermé ses portes l'année dernière, au moment où elle semblait le mieux en forme. Le monde féministe en est resté tout abasourdi. « Nous avons investi, agrandi... Trop... La caisse n'a pas suivi et nous nous sommes retrouvées avec un déficit insurmontable », racontait une des rédactrices maintenant journaliste à la télévision québécoise. « Nous aurions dû sacrifier les salaires pour poursuivre. Après tant d'années de lutte, revenir au point de départ était impossible. La relève n'existant pas, l'équipe s'est désagrégée... »

« Quand j'ai commencé à publier « La Parole métèque », « La Vie en Rose » existait encore. Maintenant, je suis seule. Chaque numéro a son équipe de spécialistes. Le prochain sera entièrement consacré aux femmes dans les médias », expliquait Ghila Benesty Sroka, un véritable tourbillon

de féminisme. Un mélange de gentillesse, d'intelligence et de ténacité rarement rencontré qui lui permet de mener de front trois activités. Une alimentaire dans le tourisme, les deux autres dans le monde de la presse. Depuis 1982, elle dirige de main de maîtresse « La Tribune juive », n'évitant pas les écueils en abordant des thèmes tabous tels que la guerre du Liban, les Noirs contre l'apartheid, SOS Racisme ou les Canadiens d'origine japonaise.

A Nairobi en 1985, Ghila s'est rendu compte qu'elle avait autre chose à dire... A son retour, elle lance son magazine du renouveau féministe, 20 000 exemplaires, un phénomène pour le Québec francophone. « Par mes origines, je suis métèque et les femmes sont les plus métèques des métèques... De plus, les Québécoises ont réglé certains problèmes mais laissé les émigrantes de côté. Bien sûr, les femmes au gouvernement appuient les causes féministes, mais il reste un long chemin à parcourir. »

« La Parole métèque », c'est aussi parce que si Ghila est aujourd'hui Canadienne et privilégiée, elle refuse d'oublier les autres émigrantes. « J'ai vécu vingt-deux ans en Israël dans un kibboutz d'extrême gauche. Je me suis royalement ennuyée à l'armée avant d'aller étudier philosophie et lettres à Louvain. Ma thèse en poche, un professeur canadien admiratif est venu me chercher et j'ai enseigné la philosophie au Canada pendant des années. »

Dans son appartement-bureau, Ghila s'occupe de tout, mise en pages et administration comprises. Son secret : elle ne dort que quatre heures par nuit. Les yeux grands ouverts, elle s'enthousiasme pour sa production : « J'ai consacré un numéro aux femmes en Haïti lorsque Duvalier est parti. » Courageux à Montréal, une ville qui reçut certes de nombreux Haïtiens exilés sans vraiment les accepter. Beaucoup sont des chauffeurs de taxi sans clients. Les Québécois racistes ne montent pas dans leur voiture. « Nous avons créé un réseau de solidarité avec une centrale téléphonique spéciale qui, contrairement à l'officielle, privilégie les chauffeurs haïtiens », termine Ghila.

Maroc : féminisme à hauts risques

Débarquée de l'aéroport, Latifa Ibadji arrive essoufflée à la conférence sur les revues féministes. Cette belle Marocaine se reprend vite pour parler du « Collectif du 8 Mars », un journal féministe marocain (17 000 exemplaires) en langue arabe qui existe depuis cinq ans. Le premier mensuel féministe dans le monde arabe dont le No 1 un à été réédité trois fois. Ce journal d'abord politique — très à gauche — ensuite féministe, veut un élargissement de la conscience des femmes. « Nous parlons de viol, de sexualité, de violence contre les femmes, de polygamie. Avec nos comités de soutien régionaux, nous organisons des activités culturelles, des meetings, des festivals. Nous faisons venir des groupes de théâtre et de musique. »

Le comité de rédaction est aidé par une équipe restreinte pour les études théoriques. Quant aux rédactrices, elles prennent des risques mais continuent malgré les lettres de menaces et d'injures dans les journaux marocains qui les traitent d'athées. « J'ai séjourné longtemps en prison. D'ailleurs, je ne suis toujours pas jugée, ce qui permet aux autorités de m'enfermer à nouveau sous n'importe quel prétexte », dit-elle très calme en servant juste un peu trop les mâchoires.